

## Vie des arts

### **Les configurations ludiques de Denis Juneau / *Regards neufs sur l'art de Denis Juneau, 1956-1984*, Musée des Beaux-Arts du Canada, du 7 décembre 1984 au 3 février 1985; *Dessins. 1954-1984*, à la Galerie 13, du 3 mai au 2 juin 1985**

Normand Biron

---

Volume 30, numéro 120, septembre–automne 1985

URI : [id.erudit.org/iderudit/54117ac](http://id.erudit.org/iderudit/54117ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Biron, N. (1985). Les configurations ludiques de Denis Juneau / *Regards neufs sur l'art de Denis Juneau, 1956-1984*, Musée des Beaux-Arts du Canada, du 7 décembre 1984 au 3 février 1985; *Dessins. 1954-1984*, à la Galerie 13, du 3 mai au 2 juin 1985. *Vie des arts*, 30(120), 58–59.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# LES CONFIGURATIONS LUDIQUES DE DENIS JUNEAU

Normand BIRON

Oui, je sais d'où je viens;  
Irradié comme la flamme,  
Je brûle et je me consume;  
Tout ce que je touche devient lumière  
Et tout ce que je laisse devient charbon.  
A coup sûr, je suis flamme...  
(Nietzsche)

Les hommes qui ne savent pas jouer  
me font peur.  
(Attila Jozsef, poète hongrois)

Comme le notait, avec une pertinence émouvante, l'écrivain Pablo Neruda, dans *J'avoue que j'ai vécu*, «L'enfant qui ne joue pas n'est pas un enfant, mais l'homme qui ne joue pas a perdu à jamais l'enfant qui vivait en lui et qui lui manquera beaucoup. J'ai construit ma maison comme un jouet et j'y joue du matin au soir.» Cette magnifique attention au temps ludique, que nous confie le grand poète chilien, pourrait bien être prêtée à la démarche de Denis Juneau qui s'inscrit, depuis ses débuts, dans l'incisive interrogation des jeux de la lumière et de l'espace.

Il faut nous souvenir que, bien avant les calendes romaines dites grecques, les plaisirs géométriques ont permis l'évolution des arts et des sciences, sans négliger les ravissements que s'octroyaient les mathématiciens de cette époque grâce à ces jongleries de l'esprit. Les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs de l'Antiquité se servirent de la géométrie et des mathématiques pour cadastrer leurs terres, mais aussi pour édifier des tables astronomiques. Les Grecs allèrent jusqu'à poser, sous forme de défis, des problèmes où les

dieux étaient mêlés à l'aventure – Apollon ne proposa-t-il point aux habitants de Chios, par la voix de son oracle, l'énigme de la duplication du cube! La problématique légende des bœufs de Thrinacie hanta suffisamment Archimède pour qu'il confie la question aux savants de l'École d'Alexandrie qui ne surent répondre. Au delà de la destinée de Josèphe dans les grottes de Jotapata et que nous narre Hégésippe, les Hindous, grands savants de la mathématique, recueillirent dans l'humus des sciences les divertissements érudits que l'on rencontre, par exemple, sous la plume de Lilawâti, au 12<sup>e</sup> siècle.

Et que dire, plus près de nous, d'un Charlemagne qui promet mille écus à celui qui résoudra la quadrature du cercle. Que l'on songe encore aux engouements, à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, d'Adrianus Romanus ou encore, au 17<sup>e</sup> siècle, de Pascal, Descartes, Fermat, Mersenne, Digby... L'on se souviendra aussi de la publication, en trois volumes, de l'académicien Bachet de Méziriac, *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, voire *Récréations mathématiques et physiques* de Jacques Ozanam. Au 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, on croisera des passionnés de jeux géométriques, tels Leibniz, Euler, Bunoulli, Hamilton, le célèbre Lucas, qui était professeur de mathématiques spéciales – il fit paraître, en quatre volumes, de 1881 à 1894, *Récréations mathématiques* –, sans négliger ce cher Lewis Carroll qui fit dans ses récits un usage peu banal des mathématiques. Par delà les figurations pyramidales des Égyptiens et les carrés magiques des Arabes, des peintres

contemporains, comme Juneau, n'ont point oublié les grandes leçons qu'ils pouvaient tirer de l'enchantement des formes géométriques.

Que ce soit à travers la peinture, le dessin, la gouache ou la sculpture<sup>1</sup>, Denis Juneau a toujours donné la préférence au dépouillement rythmique, jusqu'à côtoyer les rives des formes pures. Depuis les premiers tableaux abstraits qu'il exécuta, en 1956, en Italie, jusqu'aux champs vibratoires actuels, Juneau ne semble avoir suivi qu'une seule trajectoire, soit celle de l'écoute de la lumière, domestiquée par des formes.

Né en 1925, Denis Juneau suit, de 1943 à 1950, les cours réguliers de l'École des Beaux-Arts de Montréal où il est particulièrement sensible à l'enseignement de Pellan dont il a retenu le sens technique de la fête, tout en négligeant ultérieurement toute influence figurative de l'œuvre du maître. S'embarquant, en 1954, pour l'Italie, où il étudie au Centro Studi Arte Industria, de Novare, de 1954 à 1956, sous la tutelle de l'artiste italien Nino di Salvatore, Juneau prend, à ce moment, le recul essentiel qui lui permet de trouver les voies plastiques de son intériorité. Bien que l'on puisse être tenté, à travers ses premières toiles, d'y débusquer quelque parenté esthétique avec certains créateurs de notre époque, l'artiste a déjà bien inscrit dans des formes concrètes, un art et une palette qui lui sont propres. Dès les années 1956-1957, Juneau organise, décompose, modifie les formes d'une savante géométrie que dessinent des couleurs vives. Que ce soit une demi-lune, un



cercle, un carré, une ligne allotropique, un rectangle, l'artiste a su donner à sa toile une pulsion rythmique que l'on pourrait comparer aux compositions endiablées d'un Stravinski. Cette danse dans l'espace, dont les feux de l'intensité ne détruisent jamais les bonheurs de la lucidité, se compose de plusieurs mouvements tels *Demi-lune rouge*, 1956, *Demi-cercle rouge*, 1960, *Deux rouges sur vert*, 1968, *Carrés*, 1978...

*Composition abstraite*, 1958, que des huiles ont créée sur arborite, a un rythme d'envol qui pourrait bien s'apparenter à celui des plus beaux paradisiens. Cette sorte de paon, que l'on nomme aussi l'oiseau de Junon, se déploie souvent chez le peintre dans des cieux céruléens. Si l'on observe *Ronds dans ronds*, 1967, ce sont, cette fois, des regards qui se croisent, se fuient, se poursuivent, se touchent, comme si les humeurs cristallines obéissaient aux pulsions rythmiques des yeux. En 1979, certains dessins reprennent ce thème vibratoire de la couleur où l'on a l'impression que le peintre a décomposé des visions qu'il aurait eues en collant son œil sur la lunette d'un microscope. Ces circonférences, qui enserrent de petits cercles, vibrent, s'agitent, dans des transparences qui rappellent la beauté profonde de certains regards.

Certains parcours géométriques de l'artiste nous font souvenir des somptueux *parcheesis* du début de ce siècle où l'on trouvait, dans des trajets de couleurs pures, des cercles, des rectangles parsemés avec harmonie sur des bois tendres.

Denis JUNEAU. Sans titre, 1984.  
Gouache sur papier. (Phot. Richard-Max Tremblay)

Pas très loin de ces joutes de rouge, de jaune, de bleu, de noir, que l'on aperçoit dans les dessins des *parcheesis*, l'art de Juneau s'allie à ces jeux qui rendent visibles dans l'espace des figures que les mondes diurnes et nocturnes nous révèlent.

Dans sa période actuelle, Juneau semble avoir dépouillé encore davantage ses compositions pour ne retenir des formes que le support qu'elles offrent à la couleur. En regardant les gouaches et les récents dessins, on a l'impression que l'artiste a puisé dans les vagues de bleu de mers corinthiennes l'intériorité de ses œuvres, tandis que d'autres pourraient ressembler à des astres qui se seraient détachés de l'aube ou du crépuscule. Ces rectangles, qui se superposent dans des frémissements de transparence, s'écrivent grâce à de minces lignes de lumière qui délimitent leur configuration. S'il y a un jeu ici, c'est dans l'intensité des enchevêtrements, des empiètements, voire des débordements.

Une œuvre intense que celle de Juneau, qui se poursuit dans la patience sereine de l'interrogation. Pour nous, c'est sûrement l'une des plus essentielles de la peinture actuelle.

1. Regards neufs sur l'art de Denis Juneau, 1956-1984, au Musée des Beaux-Arts du Canada, du 7 décembre 1984 au 3 février 1985; Dessins, 1954-1984, à la Galerie 13, du 3 mai au 2 juin 1985.